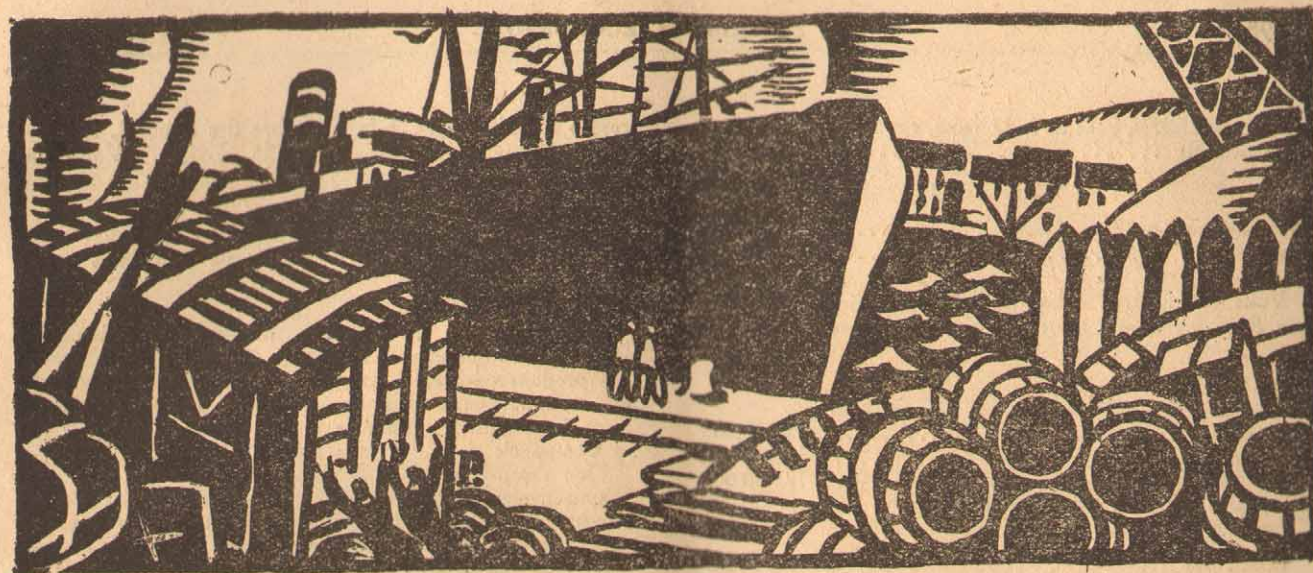


comprendre un mouvement, il faut, comme le veut Bergson, sympathiser profondément avec lui ; et si Sorel resta vis-à-vis du mouvement ouvrier un simple spectateur (*l'acteur*, d'après sa théorie elle-même, ne pouvant être que le prolétariat) ce fut un spectateur mû par une sympathie singulièrement passionnée et vibrante, et qui ressentait si intensément toutes les émotions de la lutte révolutionnaire que les hauts et les bas de cette lutte trouvaient toujours en lui un écho enthousiaste ou douloureux, le plongeant tour à tour dans la joie ou l'abattement. Observateur d'une acuité de regard extraordinaire et que ne troublait aucun *a-priori*, se gardant toujours de tout esprit de système et craignant comme la peste ce qu'Engels appelait *les marottes idéalistes*, il fut un des esprits les plus originaux et les plus libres de ce temps — d'une liberté que d'aucuns ont pu même trouver déconcertante ; mais son ambition constante fut de doter le mouvement ouvrier d'une idéologie digne de lui et capable de le hausser jusqu'à la pleine compréhension de sa mission historique. Dans ce but il porta à tous les aspects de la vie sociale une attention et une curiosité passionnées, cherchant toujours, par delà les lieux communs, à découvrir le fond et à s'approcher le plus près possible de ce qu'il appelait *le moteur métaphysique* ; et son érudition fut d'une variété et d'une étendue incroyables, et c'est toujours avec une originalité de vues étonnante qu'il abordait tout sujet ; mais, on l'a souvent remarqué, c'est particulièrement, à la suite de Renan, sur les origines chrétiennes, qu'il dirigea, parallèlement à ses recherches socialistes, une investigation ardente et inlassable : c'est qu'il s'agissait pour lui de découvrir comment un monde nouveau se forme et ce qui assure le triomphe d'une idéologie ; et l'on pourrait en effet le désigner, lui personnellement, comme ayant été *le Tertullien du socialisme*.

Il avait entrepris, sur la fin de sa vie, la réédition de *La Ruine du monde antique*, et la maladie ne lui permit pas malheureusement de mener ce travail à bonne fin ; on connaît ce livre, si riche en observations historiques et sociales de la plus étonnante perspicacité ; mais on peut voir par lui ce qui préoccupait avant tout cet esprit et cette âme, qui furent l'esprit et l'âme d'un grand moraliste, héritier spirituel de notre grand Proudhon ; il s'agissait pour lui de découvrir, en effet, quelle force sauverait le monde moderne d'une ruine analogue à celle qui avait frappé le monde antique ; et l'on sait qu'il avait cru, dans les *Réflexions sur la violence*, trouver cette force dans le prolétariat révolutionnaire. « Le danger qui menace l'avenir du monde, a-t-il écrit, peut être écarté si le prolétariat s'attache avec obstination aux idées révolutionnaires, de manière à réaliser, autant que possible, la conception de Marx. Tout peut être sauvé si, par la violence, il parvient à reconsolidier la division en classes et à rendre à la bourgeoisie quelque chose de son énergie ; c'est là le grand but vers lequel doit être dirigée toute la pensée des hommes qui ne sont pas hypnotisés par les événements du jour, mais qui songent aux conditions du lendemain. La violence prolétarienne, exercée comme une manifestation pure et simple du sentiment de lutte de classe, apparaît ainsi comme une chose très belle et très héroïque ; elle est au service des intérêts primordiaux de la civilisation ; elle n'est peut-être pas la méthode la plus appropriée pour obtenir des avantages matériels immédiats, mais elle peut sauver le monde de la barbarie. »

Aujourd'hui que la guerre a plongé le monde occidental dans les ténèbres et la prostration de *l'union sacrée*, évidemment contraire à toute idée de lutte de classe, l'avenir du monde se trouverait menacé plus que jamais, si la Russie des Soviets n'avait pas sauvé du déluge guerrier l'idée révolutionnaire. Et voilà pourquoi Sorel fut si sympathique aux bolcheviks et écrivit, dans la quatrième édition de ses *Réflexions sur la violence*, ce plaidoyer pour Lénine, qui ne peut faire scandale que pour des lecteurs vraiment superficiels. La guerre avait jeté Sorel dans un grand découragement ; ce bain de sang ne pouvait, selon lui, comme l'avait prédit Proudhon, que plonger le monde dans une prostration profonde. Mais une chose le consolait, la Révolution russe, qui lui semblait devoir apporter au monde la lumière nouvelle. Et je ne puis mieux faire que de transcrire les mémorables paroles qui terminent le plaidoyer pour Lénine. « La guerre de la faim que les démocraties capitalistes mènent contre la République des Soviets est une guerre de lâcheté ; elle ne tend à rien moins qu'à nier le vrai droit de la guerre défini par Proudhon ; en admettant que les gâdes rouges fussent obligés de capituler, la victoire frelatée de l'Entente produirait seulement des résultats éphémères. Par contre, les héroïques efforts des prolétaires russes méritent que l'histoire les récompense en amenant le triomphe des institutions pour la défense desquelles tant de sacrifices sont consentis par les masses ouvrières et paysannes de Russie. L'histoire, suivant Renan, a récompensé les vertus quiritaires en donnant à Rome l'empire méditerranéen ; en dépit des innombrables abus de la conquête, les légions accomplissaient ce qu'il nomme « l'œuvre de Dieu » ; si nous sommes reconnaissants aux soldats romains d'avoir remplacé des civilisations avortées, déviées ou impuissantes par une civilisation dont nous sommes encore les élèves pour le droit, la littérature et les monuments, combien l'avenir ne devra-t-il pas être reconnaissant aux soldats russes du socialisme ! De quel faible poids seront, pour les historiens, les critiques des rhéteurs que la démocratie charge de dénoncer les excès des *bolcheviks* ! De nouvelles Carthages ne doivent pas l'emporter sur ce qui est maintenant la Rome du prolétariat. Maudites soient les démocraties ploutocratiques qui affament la Russie ; je ne suis qu'un vieillard dont l'existence est à la merci de minimes accidents. Mais puissé-je, avant de descendre dans la tombe, voir humilier les orgueilleuses démocraties bourgeoises, aujourd'hui cyniquement triomphantes. »

Sorel est mort sans avoir vu la fin de la tragédie russe. Mais la résistance victorieuse de l'armée rouge aux assauts répétés de l'Entente lui a apporté un commencement de consolation. La malédiction du maître des *Réflexions sur la violence* tombant sur ces démocraties bourgeoises dont la victoire lui paraissait factice, pourra scandaliser tous ceux qui restent confits dans le dogme nouveau selon lequel l'Entente incarnerait la civilisation ; mais elle a pour nous, révolutionnaires, à qui le salut de l'Europe est confié, quelque chose de profondément pathétique, et nous indique notre devoir, qui est, pour rester fidèle à la suprême pensée du maître, de travailler hardiment au triomphe de la Révolution européenne, inaugurée par la Russie des Soviets. Ce sera la meilleure façon d'honorer sa mémoire, destinée, à côté de celle de Proudhon et de Marx, à vivre immortelle « dans le grand cœur de la classe ouvrière ».



La Vie sociale et économique

COMMENT LES BANQUES RÉGENTENT LA NATION

LES BANQUES ET LES TRANSPORTS

Par LUCIEN-PAUL

Nous avons vu que les administrateurs des 23 Banques qui nous occupent, font partie de 150 banques, réparties en France, aux Colonies, à l'étranger.

Les mêmes administrateurs de ces 23 banques sont dispersés dans les Conseils d'Administration de 50 Compagnies de chemins de fer françaises, coloniales, étrangères, compagnies qui représentent une richesse de 30 milliards au moins.

Mais les transports ne se font pas seulement par chemins de fer et les banques ne l'ignorent point.

LES COMPAGNIES MARITIMES

Des Compagnies maritimes assurent le service des transports entre cinq continents. Elles utilisent de véritables flottes privées et commandent de nombreux équipages. Il faut beaucoup d'argent pour la gestion de telles compagnies. Qu'à cela ne tienne : voici les Financiers !

Prenons un exemple :

La Compagnie Générale Transatlantique possède une flotte de 91 navires, dont neuf sont en construction.

La jauge brute totale des 82 navires construits s'élève à 434.066 tonneaux. Leur puissance à 383.285 chevaux.

Ces navires desservent les lignes maritimes suivantes :

New-York (62 départs en 1920) ; Mexique-Antilles ; Dantzig ; New-York-Mexique-Antilles ; Pacifique ; Bordeaux-Maroc ; Havre-Cardiff ; Méditerranée ; Service côtier ; Remorquage.

Jetez les yeux sur la carte du monde. Les navires de la Compagnie Générale Transatlantique sillonnent toutes les mers. Ils transportèrent en 1920 plus de 469.000 passagers. Ils importèrent et exportèrent 1.705.000 tonnes de marchandises, colis, produits divers.

L'ensemble des recettes dépasse 458 millions, en 1920.

La consommation moyenne annuelle de charbon s'élève à 750 mille tonnes.

Nous donnons des chiffres et des noms, parce qu'il faut se rendre compte de la puissance et de l'utilité que représentent les richesses accaparées, contrôlées, animées par la Finance.

Vous retrouverez nos 23 banques dans les Compagnies maritimes suivantes :

Compagnie des Chargeurs Réunis ; Est-Asiatique Français ; Compagnie des Messageries Maritimes ; Compagnie Générale Transatlantique ; Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur ; Compagnie de Navigation Sud-Atlantique ; Les Armateurs Français ; Chargeurs d'Extrême-Orient ; Société Navale de l'Ouest ; Compagnie de Vapeurs Français ; Les Affréteurs Réunis ; Est-Asiatique Danois.

La richesse de ces Compagnies s'évalue ainsi selon des chiffres de 1919 :

EN FRANCS

Actions	246.000.000
Obligations	420.150.000
Amortissements, Provisions diverses, etc....	604.000.000
Créanciers divers	495.000.000
Bénéfices	59.240.000

EN KRONER (Est-Asiatique Danois)

Actions, obligations, fonds de réserve, retraite-provision	145.250.000
Dividendes et tantièmes	23.405.549

La contre-partie de ces sommes imposantes, la voici :

EN FRANCS

Matériel naval, auxiliaire, en construction ..	625.600.000
Approvisionnement (charbon, etc...)	41.525.000
Immeubles	6.000.000